

Femmes, je vous cerne

SCÈNES Avec « WaW (We are Woman) », la féminité des hommes danse

► Comment être couillu et émasculé à la fois ?

► Réponse avec « WaW » où onze hommes mettent leur masculinité au placard pour interroger le féminin. Osé dans le contexte actuel !

► Au Varia, le spectacle de Thierry Smits sera accompagné d'un débat sur « Être un homme aujourd'hui. »

Thierry Smits serait-il kamikaze ? Le chorégraphe n'a pas froid aux yeux en tout cas, lui qui crée un spectacle sur le féminin avec... onze hommes. Dans un contexte chauffé à blanc par #MeToo et sur une scène belge francophone sur des charbons ardents depuis l'émergence du groupe F.(s) et ses passionnariés révoltés par un théâtre toujours dominé par un certain patriarcat, *WaW* (*We are Woman*) pourrait paraître un brin provocateur avec ses onze danseurs explorant la féminité si la genèse du spectacle ne remontait à novembre 2016, soit bien avant le scandale Weinstein et les remous sans précédent qu'il a provoqués.

La danse pour sculpter un corps de femme

« Tout est parti de ma précédente création, Anima Ardens, qui était un spectacle très "mâle", se souvient le chorégraphe. Ça m'intéressait de prendre les mêmes onze danseurs pour explorer cette fois le féminin. Bien sûr, à moins d'avoir des chirurgiens sur le plateau, il est impossible d'aller jusqu'à la transformation totale mais l'idée est d'interroger ce degré de féminité que nous, les hommes, avons tous en nous. » Au lieu du scalpel, c'est donc la danse qui va leur sculpter un corps de femme, une sorte de troisième sexe, avec d'autres hanches et d'autres déhanchés. Pour nourrir ce corps, à la fois imaginaire et hautement politique, l'équipe a rencontré des gynécologues pour parler de puberté, d'accouchement, d'avortement, de mutilation génitale ou de ménopause, mais aussi une historienne de l'art avec qui ils ont tracé un panorama des représentations artistiques du féminin au fil du



Onze hommes en quête de féminin sur scène.

© HICHEM DAHES

temps, ou encore un sociologue qui les a interrogés sur la question du genre.

Sur le plateau, ils sont donc onze, comme dans une équipe de foot. C'est d'ailleurs dans cet univers testostéroné que démarre *WaW*. Après un match de foot, dans les vestiaires, les joueurs prennent leur douche et c'est là que l'expérience du « devenir-femme » (pour reprendre les mots de Gilles Deleuze) va s'amorcer. On y effleurera la violence conjugale ou le harcèlement dans l'espace public. On y mêlera Balance Ton Porc et discours féministes. On y verra des mecs se dépouiller de leur virilité pour se mettre en robe. « Il y aura pas mal d'attributs féminins mais, attention, on n'est pas dans le "drag-queenisme" ou le travesti. Il s'agit, pour chacun, de trouver sa femme, comme on dit "trouver son clown". Inventer son double féminin. »

Plus vraiment hommes, pas complètement femmes, ces danseurs explorent surtout les mille et une nuances passionnantes qui existent entre les deux. « J'aime le fait que rien n'est clair. Le flou est une aventure ! Sur le plateau, parmi les onze

hommes, quatre sont hétéros et sept ne le sont pas. Certains sont naturellement efféminés et d'autres le sont moins. On n'a pas voulu gommer cela mais, au contraire, garder cette diversité. Si le spectacle est féministe, c'est dans le sens où l'entend Angela Davis pour qui le féminisme englobe l'anti-homophobie, l'anti-islamophobie ou l'anticapitalisme. »

Les clichés sont parfois nécessaires

Thierry Smits ira même jusqu'à convoquer l'image de la sorcière, devenue l'emblème de certaines militantes féministes, en référence à cette époque où l'on accusait de « sorcellerie » les femmes dont l'indépendance, l'intelligence ou le non-conformisme représentait une menace aux yeux de la société. Mais avant ce sabbat libérateur, le spectacle aura brassé aussi bien la maternité que l'idée d'« empowerment », ou encore la notion de sollicitude, de soin de l'autre, propre aux femmes selon le chorégraphe belge. « Regardez Angela Merkel qui a décidé que l'Allemagne pouvait accueillir un million de réfugiés : jamais un homme ne

l'aurait fait. »

N'y a-t-il pas un risque, pour le spectacle, de tomber dans les clichés en abordant ces thématiques ? « Il faut assumer ce qu'il y a d'intéressant dans les choses. Dans tous les cas, je ne cherche pas à faire un spectacle intellectuel mais plutôt populaire. C'est une pièce mosaïque. Peut-être que je prête le flanc aux critiques mais, ce qui est sûr, c'est qu'on a travaillé dans l'amour, l'humour, la générosité, en essayant de ne pas être offensant. »

En même temps, je ne veux pas m'autocensurer. Je veux surtout échapper au politiquement correct des réseaux sociaux où, dès que tu dis un truc de travers, on te promet l'échafaud. Peut-être que les femmes vont trouver certaines choses ridicules. Peut-être que les mecs vont être déstabilisés. Peut-être que les gays non fanatiques vont rire. En tout cas, on a essayé de respecter la diversité. » ■

CATHERINE MAKEREEL

Du 29/5 au 16/6 au Théâtre Varia, Bruxelles.

QUESTION DE GENRE ET DE LANGUES

Sorour Darabi, mise à « mâle », au KunstenFestival

Une fille au masculin ? Un garçon au féminin ? Difficile de définir Sorour Darabi. Traits fins et intonation de voix féminine, elle/il a aussi un début de barbe. Même l'équipe du KunstenFestival est bien embêtée quand il s'agit d'annoncer la couleur dans son programme. Les avancées linguistiques ne suffisent pas à résoudre l'ambiguïté autour du sexe de cet(te)



Sorour Darabi.

© IFTURQUIE

artiste femme en pleine transformation pour devenir homme. C'est justement sur ce double jeu de la langue française que joue le spectacle *Farci.e* (jusqu'au 20/5 à l'Insas) de la chorégraphe iranienne. Venue de Téhéran où sa langue maternelle, le farsi, ne connaît pas de marqueurs de genre, elle découvre, en étudiant la danse à Montpellier, que le français l'oblige à choisir entre masculin et féminin pour s'identifier. Alors que, dans sa langue, ni les objets ni les idées

n'ont de sexe, le français semble d'emblée imposer un ordre du monde déterminé par le genre. Elle vit cet arbitraire linguistique comme une « ingurgitation » de normes établies et va en faire le cœur de sa performance. Entre conférence décalée et épreuve physique, *Farci.e* s'annonce

aussi politique quand on sait qu'en Iran, la question du genre est taboue. Toujours dans cette veine transgressive autour du féminin, Latifa Laâbissi crée *W.I.T.C.H.E.S* (du 18 au 20/5 à la Raffinerie) et interroge la figure ancestrale de la sorcière. Curieuses, révolutionnaires, libérées sexuellement, ces femmes avaient le pouvoir de braver les conventions, et sont devenues, ces dernières années, une métaphore constituante de l'imaginaire militant, qu'il soit féministe, écologiste ou queer. Un atelier ira même jusqu'à tenter l'ensorcellement sur les participants. Et si vous vous abandonniez à ces forces d'un autre genre ?

C.M.A.

www.kfda.be